

Depuis des années, j'observe les passants pour essayer de comprendre ce qui m'est arrivé. J'en suis venu à la conclusion que l'on m'a oublié, tout simplement. Perdu derrière des fenêtres crasseuses, je me suis raviné. Je suis devenu une incongruité dans le paysage, d'une flagrante inutilité.

Mon destin a été, je le reconnais, parsemé de plus d'une panne. Une pancarte hâtivement gribouillée portait alors le message hermétique « hors service ». Il ne venait pas à l'idée du fonctionnaire chargé de la mission-pancarte d'informer l'éventuel utilisateur déçu du délai de réparation, fut-il présumé. Il y avait pire, bien entendu : l'absence totale de message. Celle-ci résultait dans la consternation, voire la fureur du visiteur qui se voyait obligé de se mettre en quête d'un autre appareil en espérant le trouver entièrement fonctionnel.

Toujours est-il que l'hermétisme du message dont je vous parlais à l'instant m'a valu plus d'une fois de longues périodes sans visiteurs, car même après la réparation réussie, nombreux étaient ceux qui ne se donnaient pas la peine d'un détour par chez moi, de crainte de trouver encore et toujours la malencontreuse pancarte. J'aurais voulu disposer d'un haut-parleur pour leur crier : « Oyez, oyez, braves gens, me voilà réparé. »

Puis est venue une période où je servais de moins en moins, qui s'est muée pour finir en un long silence. Je ne parle plus à personne, plus personne ne me parle, alors que les conversations constituaient l'alpha et l'oméga de mon existence. À cette époque bénie, d'essentielles bribes de vies défilaient au bout de mon incontournable fil. Quelques touches seulement rapprochaient amoureux transis, amis perdus de vue, rencontres insolites. Ne m'en veuillez pas si j'omets les communications pratico-pratiques, auxquelles je contribuais aussi. Mes visiteurs se munissaient de la monnaie nécessaire, formaient le numéro de la chance de leur vie. J'étais plus que bêtement utile. Je changeais les destins.

Je peux affirmer sans rougir que j'ai vécu des moments forts. Témoin taciturne de déclarations d'amour, d'engueulades, d'appels au secours, de rendez-vous ratés, d'excuses, de mensonges... et j'en passe ! J'aurais envie de raconter ces moments uniques, ces destins dont j'ai cueilli quelques instants sans connaître l'avant ni l'après. Si seulement quelqu'un venait m'écouter...

Aujourd'hui, cela m'étonnerait que quiconque s'amène. À force de scruter les gens et leur comportement, j'ai compris que les jours pluvieux les dissuadaient de sortir de chez eux. Ils préfèrent rester blottis dans la chaleur de leurs maisons. Ceux qui s'aventurent malgré tout sont soit pressés, soit grincheux ; en tout cas d'une humeur encore plus désolante que la drache qui s'abat sur eux. Pour l'instant, il flotte. Les feuilles mortes virevoltent dans le vent. Il fait froid. Tout m'annonce donc un jour de solitude. Un de plus.

La météo était du même acabit, la première fois qu'Alexandre est venu. C'était en novembre, si je me souviens bien. Lui, il n'était ni pressé ni grincheux. C'était lundi, voilà tout.

Il est entré, déglouinant comme un chien qui aurait fait une longue balade sous les trombes d'eau. Il a enlevé son imperméable pour le secouer, ce qui n'a jamais fait qu'empirer les choses. Les gouttes ont éclaboussé son costume, traçant des ronds gris foncé sur fond gris clair. De visite en visite, j'allais découvrir qu'Alexandre se mettait souvent dans de telles situations. Ses malheurs n'avaient pas leur pareil, sauf peut-être ses maladresses, fidèles reflets de la difficulté qu'il éprouvait de vivre sa vie. Cette même difficulté l'avait d'ailleurs mené jusque chez moi. Cela aussi, j'allais le comprendre au détour de ses passages. Mais nous n'en sommes pas encore là.

Revenons à cette toute première fois. Alexandre avait donc secoué son imper et constaté le résultat déconcertant. Gêné de sa propre maladresse, il a tenté de remettre son imperméable. Le vêtement était à tel point gonflé de pluie que les manches étaient collées fermées. Il a fallu au bonhomme cinq bonnes minutes pour y tordre les bras. La gabardine récalcitrante a pris sur ses épaules un pli tout à fait cocasse. Voyant son reflet dans la vitre, Alexandre a essayé de rectifier, mais chacun de ses efforts ne menait qu'à un accoutrement encore plus clownesque. Il a finalement abandonné la partie et détourné son regard de ce reflet d'infortune qui se moquait de son acharnement.

Notre homme s'est alors concentré sur l'objet de sa visite. Il a plongé la main droite au fond de la poche de son survêtement et en a ressorti une petite carte distinguée qui avait, elle aussi, subi les affres des intempéries. Entre les lettres imprimées, quelques chiffres avaient été griffonnés à l'encre bleu canard. Alexandre a posé la carte de visite sur la tablette pour la repasser du dos de sa main. De sa main mouillée. Traitement qui ne pouvait mener qu'à la catastrophe : la carte s'est trouvée tout écornée, tachetée de bleu canard. Les signes s'épanchaient dans tous les sens.

Qu'à cela ne tienne, Alexandre, convaincu qu'il se souvenait du bon numéro, l'a donc composé. « La pâtisserie Dutilleul ? Tiens, vous n'êtes pas Mademoiselle Héloïse... ? Non, désolé... Je dois avoir fait une erreur... Excusez-moi, vraiment, je suis tout confus de vous avoir importunée. » Et il a raccroché.

Une sensation comparable à une nausée s'est répandue dans son bas-ventre, tellement il se sentait embêté d'avoir dérangé la pâtissière. S'il avait été chez lui, il aurait de toute évidence passé le quart d'heure suivant aux toilettes pour essayer d'expulser ce mal-être, rituel auquel il s'adonnait au moins quatre ou cinq fois par jour. Le manque de confiance en soi était un phénomène chronophage dans son existence. Il ne s'agissait même pas, à vrai dire, de manque de confiance en soi. Cela aurait supposé qu'il eût, premièrement, une idée de qui il était, et, deuxièmement, quelque part une once de confiance. Ni l'un ni l'autre n'étant le cas, il était difficile de prétendre qu'Alexandre *manquait de confiance en soi*. Il croulait sous l'autocritique, détestant tout ce qu'il n'était pas avec

une telle véhémence que cela débordait sur tout ce qu'il était. Bref, cette première tentative de téléphoner à Héloïse a donc échoué entre les gâteaux de la pâtisserie Dutilleul, qu'il ne connaissait pas, fort heureusement. Il se serait vu obligé de trouver un nouveau fournisseur de produits de pâtisserie, s'il y avait été client ; et il exérait tout changement de ses habitudes.

Pendant une bonne demi-heure, Alexandre a tâché de retrouver le courage dont il venait pourtant de faire preuve en formant ce numéro erroné. Sans succès. Il s'est dit qu'en réalité, il n'avait aucunement l'intention de refaire un essai. Non, il attendait juste que la pluie se calme avant de rentrer chez lui. Il se mentait fréquemment de la sorte, afin d'esquiver une claque trop froide de cette voix intérieure à la critique aisée.

La météo offrait un avantage : aucun passant ne passait. Sans cela, Alexandre se serait fait évincer après quelques minutes. Quoi qu'il en soit, il est donc reparti une demi-heure plus tard sans avoir parlé à Héloïse ce jour-là. Il drachait toujours. D'année en année, de saison en saison, j'ai fini par constater que les circonstances météorologiques peignent souvent d'emblée le tableau des événements. Les gens semblent ne pas s'y arrêter, ce qui est bien dommage. Bon, je reconnais que parfois les dieux des cieux ont un sens de l'humour déplacé, tirant sur le noir à l'occasion. Comme quand ils peignent une journée de plein soleil alors que mon client du jour apprend le décès d'un être cher ou se voit éconduit par sa dulcinée. Je pourrais vous raconter, par exemple, les déboires de... mais non, ce n'est pas l'histoire du jour. Revenons à Alexandre.

Vous imaginez bien qu'il a mis quelques visites consécutives avant de composer le numéro correct. Six chiffres, cela donnait une flopée de combinaisons possibles, même si seulement deux de ceux-ci avaient été brouillés lors de sa malencontreuse première visite. Il venait chaque lundi et essayait un autre numéro.

Paradoxalement, cet homme d'une profonde timidité faisait ainsi preuve d'une persévérance étonnante. Loin de lui l'idée de s'effacer après un, deux, même trois échecs. Évidemment, il avait l'habitude de l'adversité. Il savait qu'elle ne tue pas. Elle complique la vie, elle sème désespoir et désolation, mais elle n'achève pas. Il savait qu'en abandonnant ses efforts, il laisserait filer l'unique et infime chance de s'entretenir un jour seul à seul avec Héloïse. Et il n'envisageait pour rien au monde de laisser passer cette occasion. Il revenait donc chaque lundi essayer une autre combinaison de chiffres.

La rue était couverte d'un tapis de neige le jour où il a enfin eu Héloïse au bout du fil. Je sentais jusqu'au fond de mes fondations gelées que ce serait le jour de chance d'Alexandre. Certes, il avait relevé le silence dans toute sa blancheur, mais ce décor ne lui avait pas conféré la conviction que cette tentative-ci s'avérerait la bonne. S'il avait remarqué, comme moi, que la météo lui envoyait un message univoque, il aurait été un homme préparé à la surprise qui l'attendait. Cela lui aurait évité

une odieuse muflerie. Toutefois, il n'avait pas fait le rapport. C'est donc sans l'ombre d'une appréhension qu'il a composé la combinaison de chiffres. Héloïse a décroché d'un « Allô, Héloïse. » inattendu.

« Bonjour, Mademoiselle Héloïse. Je voulais... C'est-à-dire que... C'est Alexandre qui vous parle. Je... »

Et il a raccroché. Il avait été à tel point surpris d'avoir composé le bon numéro et d'entendre la voix d'Héloïse, qu'il en avait perdu ses piètres moyens en matière de conversation. Bizarrement, même s'il avait conscience de sa muflerie — raccrocher au nez de la délicieuse Héloïse —, il s'est senti submergé d'une formidable vague de fierté qui a déferlé de ses orteils jusque dans la pointe de ses cheveux frisés. Il a passé les mains dans ses boucles en sautillant de joie : « Ça y est, je l'ai trouvée ! », avant de noter la combinaison de chiffres qu'il ne risquait pas d'oublier. Mais, sait-on jamais ?

Petit à petit, j'ai endossé le rôle de pierre angulaire de l'édifice qu'Alexandre construisait pour, avec et autour d'Héloïse. Chaque lundi, il se pointait, fidèle au rendez-vous. Au début, leurs échanges ont été assez brefs. Pas aussi brefs que le tout premier, fort heureusement. Puis, ils sont devenus de plus en plus longs. Alexandre se voyait obligé de mettre de côté tout au long de la semaine ses pièces de monnaie, que j'avalais goulûment pendant que les tourtereaux roucoulaient, chacun de leur côté de la ligne.

Héloïse a bien essayé de le persuader de bannir leur outil intermédiaire, car elle était de plus en plus curieuse de le rencontrer. Seulement voilà, Alexandre s'installait dans le confort de la distance, de cette sorte d'anonymat d'image qui lui convenait à merveille. Étant donné qu'il était intimement convaincu qu'une rencontre en personne mettrait fin à l'intérêt qu'Héloïse daignait lui porter, il souhaitait faire durer au maximum la phase téléphonique. À maintes reprises, elle lui a aussi demandé son numéro à lui pour pouvoir le rappeler, mais là, il tenait l'argument massue : il n'avait pas le téléphone. Il se rendait le lundi à ma cabine téléphonique, rien que pour elle. Rien que pour bavarder avec Héloïse. Et Héloïse se prêtait au jeu. Ils s'apprivoisaient, en quelque sorte. Un long et lent strip-tease de deux cœurs farouches.

Jusqu'au dernier lundi. La météo hésitante habillait le ciel, tantôt de nuages, tantôt d'un soleil éclatant, ce qui promettait depuis quelques heures un arc-en-ciel. Des gouttelettes se baladaient sur les vitres de mon cagibi, tout propre encore à cette époque. Elles formaient des arcs-en-ciel miniatures qui me semblaient prémonitoires. Une fois de plus, Alexandre avait relevé la météo, certes, mais sans pressentir son présage hybride. Il a composé le numéro d'Héloïse. Elle n'a pas décroché. Il a essayé une deuxième, puis une troisième fois. Pas de réponse.

Déconcerté, perdu, il a ramassé les pièces qu'il avait préparées pour me nourrir tout au long de l'appel et les a remises dans la pochette en plastique qu'il réservait à cet effet. Il m'a regardé. Il savait qu'il devait ranger la monnaie dans sa mallette de professeur, se retourner et rentrer chez lui. Il pensait qu'il devait oublier cette superbe aventure. Que tout cela, malgré tout, n'avait été qu'un songe. Damien, le professeur de mathématique, était peut-être enfin arrivé à ses fins ? Il y avait belle lurette qu'il faisait une cour effrénée à Héloïse. Qu'avait-il, lui, Alexandre Belard, à lui offrir ? Après tout, il n'était qu'un pauvre petit prof de morale au look désuet, aux angoisses sociales dérangeantes. Le prof qui se faisait huer en début d'année scolaire. D'accord, en fin d'année, les élèves l'adoraient. De gros nuages presque noirs déferlaient dans sa tête, laissant à peine de la place au moindre rayon de soleil.

Il parcourait d'un regard vide le dessin imitation marbre de la tablette en plastique, en se disant qu'elle lui ressemblait : une triste copie de je ne sais quoi, décolorée par la vie, sans personnalité. Rien de bien solide. Plus ses pensées l'assaillaient, moins il avait de courage pour reprendre le chemin de cette vie qu'il avait désappris de vivre tout au long des délicieux lundis fleuris de ses conversations avec Héloïse. Finalement, elle en avait sûrement eu assez d'essayer de le convaincre d'une rencontre. Il avait tout fait pour lui éviter la déception de découvrir que c'était lui, cet homme qui arrivait à lui parler à cœur ouvert grâce au téléphone. Il avait tant et si bien tout fait, que c'était lui qui essayait la déception finale.

La voix cinglante au fond de lui assassinait ainsi tous les espoirs fous qu'il avait couvés. Il a soupiré, profondément. Il a rangé le sachet en plastique dans sa mallette en se demandant à quoi il dépenserait sa monnaie, à présent. À cet instant précis, une personne a frappé à la porte de la cabine. « Vas-y, mon vieux, il est temps de partir, » s'est-il enjoint en se retournant pour laisser la place. La tête baissée pour cacher sa gêne, il a ouvert la porte. Il voulait sortir de la cabine, mais la personne lui bloquait le passage. Les pointes de ses chaussures le regardaient, sans bouger. Des chaussures trempées par la pluie qui venait de s'arrêter de tomber en trombes. Plantées dans une petite flaque peu profonde, elles semblaient voguer sur un nuage multicolore. L'arc-en-ciel s'était enfin décidé. Plongé dans ses nuages intérieurs, Alexandre ne le voyait pas. « Excusez-moi, désolé de vous avoir fait attendre, » a-t-il bredouillé, comptant ainsi convaincre la propriétaire des chaussures de le laisser passer.

« Alexandre ? »

Il a levé les yeux et a croisé le regard d'Héloïse.

Je n'ai plus cueilli d'instant du destin d'Alexandre depuis. J'ose espérer le meilleur, sans exclure le pire.

Rares ont été les gens qui sont revenus aussi souvent, avec autant de persévérance. Rares ont été les histoires dont j'ai été témoin d'autant de moments scintillants. Pour les autres passants, j'ai pu être une étape, un détour. Un crachoir ou encore, une bouée de secours. Les histoires se succédaient dans mon petit cagibi transparent sans jamais se ressembler. Je ne bougeais pas. J'étais là, patient, immuable.

Malgré le fait que plus personne n'a besoin de moi, depuis des années, je suis toujours là. Toujours aussi patient, toujours aussi immuable.

Tiens, la pluie a cessé de tomber. Le soleil vient timidement sécher les gouttes qui gambadent sur mes vitres sales. Il y a belle lurette que la météo ne m'annonce plus la direction que prendra tel ou tel échange téléphonique. Elle me parle juste encore du temps qui passe, qui m'encrasse, m'efface. J'observe les passants pour essayer de comprendre ce qui leur est arrivé. Est-ce qu'ils parlent encore à quelqu'un, est-ce que quelqu'un leur parle encore ? Allô ?